

Feuilleton du Pays du dimanche : l'orfèvre d'Amsterdam

Autor(en): **Régnal, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 98

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257125>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

La lecture

Apprendre à lire, c'est
apprendre à parler.

Par les longues soirées qui sont venues, une des utiles et agréables distractions est la lecture en famille. Le soir, dans l'intimité du foyer, quelle douceur que d'entendre une voix aimée qui nous fait savourer quelques pages délicates, instructives, intéressantes.

Mais si la lecture est un des plaisirs les plus doux et l'un des moyens d'orner son esprit et de charmer les ennuis de l'existence, si rien n'est plus utile que de s'adonner à de saines et sérieuses lectures, rien n'est plus dangereux que d'en faire de mauvaises, de légères et de frivoles.

Le bon livre est celui qui éveille l'esprit, qui fait aimer le devoir, qui inspire de nobles sentiments et donne le désir d'être meilleur.

Celui, au contraire, qui flatte les passions et les préjugés, qui présente le vice sous des dehors aimables, qui transporte dans un monde chimérique et dégoûte du réel, c'est un mauvais livre.

Une jeune fille évitera ce danger en se conformant aux décisions de sa mère qu'elle devra consulter sur toutes ses lectures. Que penser de celles qui fuient les regards maternels pour empoisonner par des livres malsains leur esprit et leur cœur ?

Mais il ne suffit pas de lire pour soi, il faut aussi savoir lire pour les autres. L'art de la lecture à haute voix est plein de charme et double le plaisir de la lecture solitaire.

Je reconnais tout de suite qu'il est difficile, et que peu de privilégiées le possèdent

à un haut degré. Est-ce une raison pour le négliger ? Non, car si les bonnes lectrices sont rares, les bonnes musiciennes ne sont pas plus communes. Si l'on ne peut espérer atteindre à la perfection, il est beau d'en approcher. Représentez-vous une jeune fille qui fait, en lisant, oublier le travail de la veillée, une jeune mère, qui ravit ses enfants par une lecture instructive et amusante ; elles se donnent elles-mêmes avec toute leur âme en même temps qu'elles ouvrent les trésors que l'auteur a su enfermer dans son livre. N'est-ce pas un spectacle touchant, bien fait pour mériter tous les suffrages ?.....

Donc, il faut apprendre à lire. Pour cela, il faut apprendre à bien prononcer, à bien couper les phrases, à bien respirer et à donner à tout ce que l'on dit une intonation juste et naturelle.

Avant tout, il faut acquérir une bonne prononciation si l'on n'a pas eu le bonheur de naître dans ces heureuses régions dont la prononciation fait la loi. Pour nous, Juraissiens, nous ne saurions avoir la palme du « beau langage » mais notre prononciation peut se corriger avec quelque attention et un peu d'effort.

Une prononciation défectueuse choque, mais ne nuit pas d'ordinaire à l'intelligence de ce qui est dit ; il en va tout autrement d'une lecture précipitée, coupée à tort et à travers. Il n'est pas rare de rencontrer des jeunes filles, bien élevées du reste, par là même d'une façon charmante, qui se mettent, dès qu'elles ouvrent les lèvres, à annoncer, à bredouiller ou à courir la poste sans souci du sens et des repos.

La bonne lectrice distingue chaque phrase, laissant le temps de la comprendre avant

de passer à une autre, et, dans l'intérieur de la même phrase, par de légers repos, chacun des membres qui la composent. Elle articule posément sans presser ses mots les uns contre les autres, ne liant entre eux que ceux qui souffriraient à être séparés. Elle ne se contente pas de cette coupe obligatoire, réclamée par le sens et les exigences de l'oreille ; elle sait piquer l'attention et produire des effets par des silences habilement ménagés. Mais elle évitera, avec non moins de soin, des repos trop prolongés et trop fréquents qui, à la longue, fatigueraient l'auditeur.

En un mot, il faut mesurer le mouvement de la lecture, comme on mesure celui du chant, selon la gravité ou la légèreté du sujet et selon l'impression qu'il convient de produire.

En cherchant l'intérêt des auditeurs, la lectrice obéit en même temps à une loi de notre constitution qui est de respirer. Savoir respirer à propos est presque tout l'art de la lecture ; celle qui respire bien ne s'essouffle pas, ne bredouille pas, n'hésite pas ; elle a le temps de faire marcher d'un même mouvement ses yeux et ses organes de la parole.

Mais il faut avoir soin de respirer discrètement, furtivement même, de façon que l'auditeur ne s'en aperçoive pas.

On profite de la fin des phrases pour prendre une inspiration profonde et des légers repos pour prendre des demies, des quarts d'inspiration.

On dit même que Talma avait appris à se servir de l'ouverture de la bouche que réclame les voyelles initiales pour prendre des inspirations supplémentaires.

De la sorte, on peut lire longtemps sans

éclater une réaction surprenante, un débordement de vie inexprimable. C'est un spectacle curieux et social. Chacun chausse le patin ; les débilés se font véhiculer dans les traîneaux ; les enfants, assis dans de petits chariots bas qu'ils meuvent tout seuls à l'aide de bâtons, comme des culs-de-jatte, se glissent dans les jambes des patineurs, causant des chutes, ces chutes drôles dont on ne peut s'empêcher de rire... On entraîne dans la bousculade des gens graves qui voudraient résister. On s'excite de bruit, de gestes, de paroles, de mouvement. Il n'y a de comparable à cette folie que celle des carnivals italiens.

Le côté gracieux cependant ne fait pas défaut à ces scènes pleines de liberté, de laisser-aller, parfois de « rustesse ».

Des patineurs d'une adresse extrême charment les yeux par l'aisance qu'ils savent déployer en exécutant les plus gran-

moteur des innombrables moulins du pays, balaya le ciel, le rendit net, brillant, semblable à un velum de satin argenté.

Alors, ce fut une joie folle par la ville. Tout le monde sortit. On se grisait de respirer l'air froid, mais pur et sain comme de l'eau de roche. On allait donc à la fin pouvoir se livrer au patinage, plaisir favori des Hollandais.

Ces derniers, réputés calmes par ceux qui les connaissent mal, dépensent aux heures de fête une activité sans égale, une gaieté robuste, dont le gros rire et les bourrades font partie intégrale. La Venise du Nord, avec ses innombrables canaux, son vaste port, s'agite en temps ordinaire pour son immense commerce dans un silence relatif, dû à l'absence presque totale de voitures et au mouvement quasi unique de la batellerie. Mais vienne la gelée et avec elle la solidification de ses voies liquides, alors

Feuilleton du Pays du dimanche 1^{er}

L'Orfèvre d'Amsterdam

par Georges Régnal

La neige cessait de tomber. La température déjà très froide s'abaissait encore : une belle gelée semblait enfin vouloir succéder aux interminables jours sombres, maussades, qui confinaient chez eux depuis des semaines les habitants d'Amsterdam, qu'Erasmus comparait à des corbeaux perchés sur des arbres, à cause de leurs maisons, pour la plupart bâties sur pilotis. Et, tout à coup, le soleil réussit à percer de ses rayons l'opacité plate, unie des nuages, qui s'étendaient en nappe sur le nord de la Hollande ; en moins d'une heure, le vent d'Est, grand

fatigue. et, quand il est nécessaire de produire un effet de vitesse ou de force, on ne trouve pas à bout de souffle.

Les personnes portées à bégayer ont été à un moment, touchées dans leur système respiratoire. Pour ne pas tomber dans leur défaut, elles ont besoin de prendre des précautions spéciales : elles n'ouvriront jamais la bouche sans avoir pris un peu de souffle ; elles liront lentement, ne réuniront entre eux que trois ou quatre mots et chaque fois renouvelleront leur provision d'air. Si elles éprouvent quelque embarras, au lieu de s'acharner comme elles font d'ordinaire à articuler une syllabe qui leur résiste, elles s'arrêteront tout net, prendront deux ou trois bonnes inspirations et continueront leur lecture sans peine.

Le mouvement n'est pas tout dans la musique, il n'est pas tout non plus dans la lecture. La mélodie de la phrase et le sentiment en sont, on peut dire, les éléments essentiels ; sans eux, la voix est monotone, la lecture est morte et l'auditeur n'écoute pas. On ne voit pas alors s'établir entre celle qui lit et son auditoire ce courant électrique qui double les forces humaines. Pour cela il faut avant tout bien comprendre et bien sentir son sujet. Ce ne serait même pas suffisant ; il faut savoir ménager ses effets. Et cela s'apprend.

Je ne puis mieux faire que de citer en terminant une belle page de M. Legouvé qui, je suis sûre, charmera les lectrices du *Pays du dimanche*.

« L'art de la lecture convient encore mieux aux femmes qu'aux hommes.

« Elles tiennent de la nature une souplesse d'organes et une facilité d'imitation qui se prêtent à merveille à tous les arts d'interprétation et, par conséquent, au talent de la lecture. J'ajoute que ce talent, qui chez les hommes est un instrument de travail, un moyen de succès professionnel, peut se lier pour les femmes à leurs plus douces occupations d'intérieur, à leurs plus chers devoirs de famille.

« Elles sont filles, sœurs, mères, femmes.

« ... Plus d'une a vu ou verra auprès d'elle un vieux père infirme, une mère frappée d'un grand deuil, un enfant malade ; le père ne peut plus lire, ses yeux le lui défendent ; la mère ne veut pas lire, son cœur s'y refuse ; l'enfant voudrait bien lire, mais il ne sait pas. Quelle joie pour la jeune fille de pouvoir, à l'aide de quelques pages bien lues, calmer celui qui souffre, consoler celui qui pleure, distraire celui qui crie.

« C'est donc au nom de leur plus doux sentiments que je leur dirai : apprenez à lire et tâchez d'acquiescer un talent qui peut devenir une vertu. »

des difficultés de leur exercice favori, et les jeunes gens invitent les jeunes filles pour une glissade à deux, ainsi que dans les salons on invite pour une valse.

Ce jour-là, un après-dîner de février 1654, une charmante enfant de dix-sept ou dix-huit ans, élégamment vêtue, s'en allait seule, effleurant la glace de ses petits pieds délicats.

Pourtant, elle n'eût pas manqué de compagnie en ses évolutions, si elle l'avait désiré, car elle était l'unique fille de l'armateur van der Hassen, l'un des plus riches d'Amsterdam.

Mais, contre la coutume, son doux visage

AU CIMETIÈRE

... Elle suivait la grande allée, au milieu des tombes, dorées par les rayons d'un pâle soleil d'automne et fraîchement parées d'une récente toilette.

Le jour des morts était passé et pour le fêter, le cimetière avait vu les vieilles couronnes, les médaillons décolorés, les fleurs fanées, tout cela arraché et remplacé par de vertes guirlandes et des plantes hivernales, chrysanthèmes aux tons variés, fraisains au sombre et verdoyant feuillage, ce qui faisait paraître encore plus navrant l'abandon de quelques tombes, rares heureusement, où pas une main pieuse n'était venue déposer son offrande.

... Elle allait doucement, sans hésitation et sans hâte, en habituée ; tandis que des gens, aux yeux rougis de deuils d'hier, s'arrêtaient à chaque pas pour interroger les gardiens et, malgré les indications répétées, erraient çà et là, perdus dans l'immense nécropole si peuplée.

Sur les bancs, peints en vert, des vieillards sommeillaient, essayant de réchauffer leurs membres engourdis à la faible chaleur d'un soleil blafard, sans songer à l'heure prochaine où ils viendraient, à leur tour, dormir là entre quatre planches, sous la terre glacée. Les fossoyeurs passaient gaieusement, sifflotant, la bêche sur l'épaule, sans penser, tant est grande la force de l'habitude, à cette mort qui les entourait de tous côtés...

... Elle était jeune, avec un visage calme et doux, des yeux bleus profonds ayant dû beaucoup pleurer, mais des larmes anciennes déjà, laissant des traces estompées au lieu de ce cercle sanglant qui simule la marque brutale d'un fer rouge...

Sa mise simple, sévère, indiquait un deuil sans étalage, sans apprêt ; à la main, elle tenait un de ces petits bourrelets de perles blanches et bleues, semblables à ceux que nos pères mettaient jadis au front de leurs tout petits et que nous déposons maintenant sur leurs tombes.

Elle marchait droit à son pèlerinage quotidien, sans regarder autour d'elle, rêvant à ce passé si loin déjà !...

* * *

Il y avait cinq ans... comme le temps passe ! Il lui semblait que c'était hier... Elle revoit le doux nid où ils vivaient si heureux, si paisibles ; papa, maman, bébé, trois êtres, un seul cœur !

Puis la mort était venue... sourde, impitoyable, elle avait emporté l'ange du foyer, malgré la douleur déchirante du père, malgré le désespoir navrant de la mère et tout s'était évanoui : tendresse, union, bonheur, l'angelet avait tout emporté aux plumes de ses ailes.

semblait rêveur. Elle avait repoussé les invitations galantes de tous les amis de son père et évité la société de ses compagnes habituelles.

Elle glissait distraite et solitaire au milieu de la foule, dont elle évitait les heurts avec adresse, lorsque soudain son oeil s'anima, ses joues rosées se colorèrent un peu plus, un sourire entr'ouvrit sa bouche mignonne à la vue d'un jeune homme simplement vêtu, mais souple, élégant, qui arrivait vers elle sur la pointe d'un de ses patins.

— Bonjour, Jacqueline...

— Bonjour, Nicolas.

(A suivre.)

Les jours avaient coulé... Peu à peu la vie avait repris ses droits : le père, distrait par ses travaux, ses affaires, avait rapporté au logis un visage moins triste ; tout en gardant au fond du cœur la plaie douloureuse, il s'était repris à sourire !...

Mais la mère ?

Sombre, recherchant la solitude, renfermée dans son désespoir, elle ne pardonnait pas à son mari ce qu'elle appelait tout bas « son indifférence ».

Elle ne lui faisait aucun reproche, mais elle opposait un front glacé à ses plus affectueuses paroles, un visage de marbre à ses plus tendres consolations...

Orphelins tous deux, sans amis que ces amitiés banales, incapables de toucher à leur blessure sans l'irriter, elle s'était envenimée de plus en plus.

Bientôt l'existence commune était devenue un supplice et les deux époux, que le pauvre bébé, ne réunissait plus dans ses petits bras, s'étaient séparés.

Lui était allé représenter en lointains pays la maison qui l'occupait à Paris... Elle s'était murée plus étroitement dans son deuil, vivant avec le mort et tâchant d'oublier le vivant.

Depuis, aucun rapprochement n'avait été tenté et ils ne s'étaient pas revus...

... Et, ce jour-là, tout en suivant les allées familières, la jeune femme songeait avec amertume combien triste était son existence. Elle se voyait condamnée à vieillir seule, sans un cœur pour reposer sa tête, sans une main amie pour lui fermer les yeux. Seule jusqu'à la mort, sans autre compagnon que le pauvre petit reposant là sous cette froide pierre, sans autre joie que la visite quotidienne à sa tombe.

Pourtant, malgré leur deuil cruel, ils auraient encore pu être heureux, ils étaient jeunes, l'avenir leur appartenait, et, appuyés l'un sur l'autre, la main dans la main, se consolant par leur mutuelle tendresse, leurs larmes se seraient séchées...

Hélas ! pourquoi l'avait-il si cruellement blessée, lui, pourquoi avait-il oublié si vite le bonheur commun, la douleur commune, sa femme désolée et son enfant mort ?

Et, tout au fond d'elle-même, une autre voix bien faible encore, murmurait aussi : Pourquoi as-tu été si sévère, pourquoi as-tu découragé son amour, lassé sa patience, repoussé ses consolations ?

... Devant une petite tombe toute blanche, toute fleurie de myosotis et de pâquerettes, que semblent garder deux mignons anges en plâtre, deux époux étaient arrêtés, suivis d'une nourrice portant un superbe baby dûment enveloppé de châles et de dentelles.

La jeune femme avait quitté le bras de son mari pour déposer sur le tertre une couronne de roses blanches, sur laquelle se détachaient en bleuets « A ma petite sœur ». Et c'était touchant cet hommage de celui venu du ciel à celui qui y était retourné.

... Elle passa vite, le cœur serré, et prenant une allée latérale, elle se dirigea rapidement vers le but de son pèlerinage.

* * *

La dernière demeure du cher petit être était entre celle d'un enfant comme lui et celle d'une vieille grand-mère.

Souvent les parents du premier venaient, graves et tristes, au bras l'un de l'autre, comme eux jadis...

Souvent les enfants et petits-enfants de l'aïeule venaient aussi la visiter et aux grandes fêtes, à certains anniversaires, un beau vieillard se joignait toujours à eux pour sa-